

METROPOLITAN FILMEXPORT  
présente

# THE LAND OF HOPE

(Kibo No Kuni)

un film écrit et réalisé par

**SONO SION**

**15<sup>e</sup> Festival du Film Asiatique de Deauville**

**Durée : 2H13**

**Sortie nationale: 24 AVRIL 2013**

Photos et dossier de presse téléchargeables sur  
[www.metrofilms.com](http://www.metrofilms.com)

**Distribution :**

**METROPOLITAN FILMEXPORT**

29, rue Galilée

75116 Paris

Tél. : 01 56 59 23 25

Fax : 01 53 57 84 02

**Partenariats et Promotion :**

**Agence MERCREDI**

44, rue Lafayette

75009 Paris

Tél. : 01 56 59 66 66

Fax : 01 56 59 66 67

**Presse :**

**Pascal Launay**

5, boulevard Lefebvre

75015 Paris

Tél. : 01 42 73 00 33

[launay.pascal@wanadoo.fr](mailto:launay.pascal@wanadoo.fr)

# SYNOPSIS

Un tremblement de terre frappe le Japon, entraînant l'explosion d'une centrale nucléaire.

Dans un village proche de la catastrophe, les autorités tracent un périmètre de sécurité avec une bande jaune qui coupe en deux la localité. Une sorte de ligne de démarcation absurde, entre danger bien réel et sécurité toute théorique.

Au sein de la famille Ono, les parents, âgés, choisissent de rester. Leur fils et son épouse acceptent d'être évacués pour fuir la radioactivité...

# SONO SION

Avec son petit chapeau Fedora, ses T-shirts punk et sa barbiche en bataille, Sono Sion est aujourd'hui l'une des personnalités les plus identifiables du paysage culturel japonais, reconnu aussi bien comme poète, artiste d'avant-garde, cinéaste et figure contre-culturelle.

Après avoir publié ses premiers poèmes à l'âge de 17 ans en 1978, il réalise son premier film sept ans plus tard, le moyen-métrage introductif intitulé *I Am Sono Sion !* qui le voit lire sur scène une sélection de ses textes.

En 1990, il passe au long-métrage avec le film *Bicycle Sights*, tourné en 16mm, qui remporte un important succès d'estime au Japon. Son film suivant, *The Room*, fait sensation au festival de Sundance 1992, où il remporte le prix spécial du Jury. Il enchaîne alors les films, caractérisés par leur style « à l'arraché », un romantisme échevelé, une vision ironique et cruelle de la société japonaise et par leur capacité à créer la controverse et à briser les tabous. En parallèle de ses activités de metteur en scène, Sono Sion continue sa carrière de poète éveilleur de consciences, en organisant une opération de « guérilla poétique » avec le groupe d'action TOKYO GAGAGA, qui réunira jusqu'à deux mille personnes engagées dans des lectures de rue, des happenings et des manifestations. Une « performance » qui durera plusieurs semaines malgré les interventions répétées de la police. C'est à cette époque que Sono Sion apparaît dans le documentaire *Otaku* de Jean-Jacques Beineix, où il est érigé en contre-exemple des dérives obsessionnelles d'une jeunesse japonaise de plus en plus coupée du réel.

En 2001, Sono Sion fait l'événement dans des dizaines de festivals internationaux avec son film *Suicide Club*, qui étudie le phénomène des taux de suicides record au Japon et commence par une séquence restée célèbre où plusieurs dizaines d'écolières se jettent conjointement sous un train. Les dix ans qui suivent le voient multiplier les films à un rythme record. Il aligne les projets très différents, mélodrames, horreur, comédies excentriques et délires surréalistes, dans lesquels s'expriment avec consistance sa conscience sociale, ses préoccupations morales et sa sensibilité poétique. Parmi ses nombreuses réussites, il faut citer le très sexuel et grand guignolesque *Strange Circus*, le délirant *Hair Extension*, le foisonnant *Love Exposure*, dans lequel il mêle sectes, christianisme et petites culottes, ou encore *le Testament de Noriko*, la suite officielle de *Suicide Club*.

En 2010, son film *Cold Fish* sur un couple de serial killers est en Sélection officielle au festival de Venise. Son actrice principale Megumi Kagurazaka devenue sa femme, il lui offre le rôle principal de *Guilty of Romance*, présenté à la Quinzaine des Réalisateurs en 2011, sur les aventures sexuelles d'une « bonne épouse » qui se révèle à elle-même par sa découverte du plaisir. Il enchaîne ensuite avec l'étonnant *Himizu*, dont il réécrit en quelques jours le scénario pour y intégrer les suites du Tsunami survenu en 2011, avant de consacrer *The Land of Hope* à une douloureuse réflexion sur la catastrophe de Fukushima.

Aujourd'hui reconnu à la fois dans son pays et par les Festivals internationaux (tous ses derniers films ont été présentés à Cannes, Venise, Berlin ou Toronto), Sono Sion ne donne aucun signe d'assagissement et a en cours plusieurs projets de longs-métrages et de séries télévisées.

**Extraits de l'article paru dans le quotidien Tokyo Shimbun et publiée en français par Courrier International (N°1151 du 22/11/2012).**

Le 11 mars 2011, le nord-est de l'île de Honshu a été dévasté par un séisme de magnitude 9 sur l'échelle de Richter, suivi d'un tsunami géant. La catastrophe naturelle a provoqué à la centrale nucléaire de Fukushima Daiichi un accident majeur, classé de niveau 5, puis 7 sur l'échelle internationale des événements nucléaires (ines).

A ce jour, 15 873 morts ont été recensés, 2 744 personnes sont toujours portées disparues et 325 000 sont toujours déplacées.

La centrale de Daiichi est interdite d'accès dans un rayon de 20 km.

« *Quand j'ai annoncé que je voulais faire un film sur l'accident de Fukushima, tout le monde s'est défilé. J'ai compris alors que le véritable sujet tabou au Japon n'était ni le sexe ni la violence mais le nucléaire* », raconte Sono Sion, un sourire amer aux lèvres. Ces dernières années, le cinéaste a accumulé les succès. Ses films chocs, qui traitent de sujets de société comme les sectes, les suicides collectifs ou encore les meurtres en série, ne sont pas avares de scènes de sexe et violence. Les sociétés de production avec lesquelles il a travaillé s'étaient proposées pour financer son prochain film et se disaient prêtes à « *s'attaquer à tous les tabous* » avec lui... Mais quand il a été question de nucléaire, les conditions ont radicalement changé.

En janvier 2012, alors que le tournage de *The Land of Hope* avait déjà commencé, Sono Sion n'avait pas encore réuni tous les financements nécessaires. Finalement, le film (sorti en octobre 2012 dans l'archipel) a été produit par une société japonaise et, à concurrence de 20%, par des Anglais et des Taïwanais. « *Au Japon, les producteurs me répondaient qu'ils ne pouvaient pas travailler avec moi parce qu'ils soutenaient le Parti libéral-démocrate (Jiminto, le parti qui a dirigé le pays durant près d'un demi-siècle et qui a lancé l'industrie du nucléaire au Japon) ou parce que le nucléaire était un sujet qui les gênait* », raconte le cinéaste.

Le 11 mars 2011, Sono Sion était en plein tournage de son précédent film, *Himizu*. Au vu des événements, il a récrit en toute hâte son scénario pour situer l'action de *Himizu* après la catastrophe. Et, deux mois plus tard, il était à Ishinomaki et tournait dans les zones sinistrées. « *Je ne pouvais pas me contenter de ce seul film. Désormais, j'avais le sentiment qu'il fallait continuer* » explique le réalisateur.

L'action de *The Land of Hope* se déroule dans la préfecture imaginaire de Nagashima (nom créé en fusionnant ceux de Nagasaki, Hiroshima et Fukushima), quelques années après l'accident de Fukushima. Un

nouveau séisme se produit, provoquant une explosion dans une centrale nucléaire. Une famille d'éleveurs qui vit à la lisière de la zone interdite voit son village coupé en deux par la ligne de démarcation du périmètre de sécurité. La famille, le quartier, tout se trouve morcelé à cause de la radioactivité et la décision des pouvoirs publics.

Si la catastrophe nucléaire a déjà fait l'objet de documentaires, elle n'avait encore jamais été au Japon portée à l'écran en tant que fiction. Dans le milieu du cinéma nippon, tourner un film sur une actualité dramatique est une tâche difficile alors que, à Hollywood, un long métrage qui critiquait la guerre en Irak a pu remporter plusieurs Oscars. « *Au Japon, on considère que les films commerciaux doivent avant tout être divertissants. Il y a pourtant tant de choses à exprimer dans un film !* déplore le cinéaste. *Certains diront peut-être que mon film relève du déjà-vu. Qu'ils ont déjà vu tout cela à la télévision et dans les journaux. Mais cela relève de l'information qu'il ne faut pas confondre avec la sensation. J'ai voulu que ceux qui n'étaient pas à Fukushima le 11 mars 2011 vivent la catastrophe à travers les personnages* » poursuit-il. Pour recueillir des informations, Sono Sion s'est rendu à de nombreuses reprises dans les régions sinistrées. De retour à Ishinomaki, où il avait tourné plusieurs scènes de *Himizu*, il a retrouvé une vieille dame dont il avait fait la connaissance au moment du tournage. Son visage avait repris des couleurs, comme s'il avait été lui aussi reconstruit. Mais quand il s'est ensuite rendu à Fukushima, tous les habitants arboraient la même mine sombre. « *Je me suis dit que cette différence allait en s'accroissant* », se souvient-il. Contournant les barrages, il s'est ensuite rendu à Minamisoma, une ville de la préfecture de Fukushima dont certains secteurs ont été désignés comme zone d'évacuation. « *J'ai eu l'impression que des deux côtés du panneau Interdiction d'entrer, se trouvait un monde différent* » poursuit-il. Sa rencontre avec une agricultrice de 70 ans, Toyoko Suzuki, qui habitait à la limite de la zone interdite, l'a déterminé à tourner *The Land of Hope*. En avril 2011, le terrain de cette femme, qui vivait là avec 6 membres de sa famille, s'est soudain trouvé coupé en deux par la ligne de démarcation de la zone d'évacuation. Le cinéaste a rencontré Toyoko à plusieurs reprises pour s'informer, et il a insérer ses propos tels quels dans le scénario. « *Elle m'a raconté des tas d'histoires absurdes, comme celle d'une maison voisine où l'on ne pouvait plus avoir accès au salon ni aux toilettes à cause du périmètre de sécurité* ».

Dans le film, la belle-fille qui est enceinte, sort dans la rue revêtue d'une combinaison pour protéger son enfant de la radioactivité. En la voyant,

son mari lui demande, les yeux écarquillés : « *Te voilà astronaute ?* ». Bien que la scène déclenche des rires chez les spectateurs, le réalisateur n'en est pas moins perplexe : « *Quelle est la réaction la plus normale dans une situation pareille ? Celle de la future mère qui ne retire plus sa combinaison de protection ou celle des autres qui ne font rien ? J'aurais envie que le public se pose sérieusement ces questions* ». Evacuer ou rester sur place ? Accepter que les débris soient enfouis dans son quartier ou refuser ? Toutes ces questions sont celles que les Japonais ont dû affronter après Fukushima. Pour le cinéaste, tous les choix sont justes. Il craint seulement qu'en débattant indéfiniment sur la décision à prendre, on finisse par faire oublier quelle était l'origine du problème, à savoir les éléments radioactifs et, surtout, l'existence de cette centrale nucléaire qui les a éparpillés. Sono Sion n'aime guère l'expression « sortir du nucléaire ». « *Quand une bergerie est en feu, explique t-il, on n'a pas le temps de débattre de la nécessité de sortir ou pas les agneaux des flammes. C'est la même chose pour le nucléaire. Il existe un parallèle entre le Japon et une scène du Silence des Agneaux, où les pauvres bêtes, plutôt que de sauter par dessus la barrière, préféreraient reculer en attendant qu'une solution finirait par se présenter* ».

Le point de vue de Sono Sion sur le nucléaire est clair : « *On raconte que la préparation du fugu, ce poisson contenant un poison mortel, a été mise au point par plusieurs cuisiniers qui sont morts en le goûtant. Si je suis contre le nucléaire, c'est simplement parce que c'est une technologie qui n'est pas au point. C'est comme un fugu qui risque de contenir encore du poison. Je ne veux pas en goûter, c'est tout* ».

Dans son film, Sono Sion met en scène une discussion entre un père et son fils. Ce dernier hésite à évacuer. Son père tente de le convaincre, en lui disant : « *Des pieux, on peut en planter n'importe quand et n'importe où. Puisque l'état ne nous protège pas, nous devons prendre seuls nos décisions* ». C'est la raison qui a poussé Sono Sion à faire ce film aussi rapidement. « *Cela n'aurait servi à rien de le faire dans dix ou vingt ans, dit-il. J'aimerais que The Land of Hope soit vu par des personnes qui, sans comprendre grand chose au nucléaire, pensent qu'on peut continuer à l'utiliser* ».

Le 1er janvier 2012, Sono Sion était à Minamisoma, où il a contemplé un soleil levant écarlate, au-dessus de la zone interdite. C'est alors que s'est imposé à lui le titre de son film. « *Selon les spectateurs, le dénouement semble désespéré ou, au contraire, permet une lueur d'espoir. Mais si chacun y met un peu du sien, il est possible que l'espoir revienne* », confie-t-il pour finir.

# FICHE TECHNIQUE

Scénario et mise en scène

Producteurs

Producteurs associés

Producteur exécutif

Directeur de la production

Image

Montage

Directeur artistique

Superviseur effets visuels

Costumes

Maquillage et coiffure

SONO SION

MIZUE KUNIZANE

YUJI SADAI

YÛKO SHIOMAKI

JAMES C. LIU

ADAM TOREL

TAKESHI SUZUKI

MINORU TAKEOKA

SHIGENORI MIKI

JUN'ICHI ITÔ

TAKASHI MATSUZUKA

KAKU BABA

MASATO ARAI

KENJI KAWASAKI

MARIKO HONDA

# FICHE ARTISTIQUE

ISAO NATSUYAGI

NAOKO OHTANI

JUN MURAKAMI

MEGUMI KAGURAZAKA

HIKARI KAJIWARA

YUTAKA SHIMIZU

DENDEN

MARIKO TSUTSUI

MOTOKI FUKAMI

MITSURU FUKIKOSHI

AKIRA HAMADA

HIROSHI HONJOMARU

YÛSUKE ISEYA

SHIRÔ NAMIKI

HIROSHI OHMORI

KENZÔ KAWARASAKI

Yasuhiko Ono

Chieko Ono

Yoichi Ono

Izumi Ono

Yoko

Mitsuru Suzuki

Ken Suzuki

Meiko Suzuki

Arai

Mizushima

Matsuzaki

Mishima

Tanigawa

Hashimoto

Hayashi

Gynécologue